

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
— NANCY —

PRIVÉS DE FEUILLES LES ARBRES NE BRUISSENT PAS



18 → 20 OCT. 22

Texte de Magne van den Berg

Mise en scène Pascale Henry



CDN NANCY LORRAINE
10 RUE BARON LOUIS 03 83 37 42 42
THEATRE-MANUFACTURE.FR

Contact
Florent Wacker, Chargé de communication
f.wacker@theatre-manufacture.fr +33(0)3 83 37 78 04

PRIVÉS DE FEUILLES LÈS ARBRES NE BRUISSENT PAS

18 → 20
octobre

Magne van den Berg
Pascale Henry
Cie Les voisins du dessous

Grande Salle à partir de 15 ans
1h15

Pièce pour deux femmes, deux chaises en plastique et une caravane

Un matin, deux femmes, Dom et Gaby se réveillent devant leur caravane. Ce matin-là un peu plus tôt que d'habitude. Des visiteurs se sont annoncés entre 10 et 17 h et il faudra faire bonne impression. Les voilà lancées au saut du lit dans un ballet vestimentaire où taches et accrocs font monter la pression. Dom parle, beaucoup, autant qu'il y a peu de mots chez Gaby. S'il faut commencer par se montrer présentables à ceux qu'elles attendent, à l'occasion de la fouille du placard où sont rangés leurs quelques vêtements, la découverte d'une parka oubliée là, va les entrainer dans la remémoration soudaine de l'arrivée de Gaby « comme un cerf renversé par une voiture ». C'est l'histoire d'une amitié. D'un face à face impromptu avec la sortie du silence. Entre rire et gorge serrée.

Texte Magne van den Berg
Traduit du Néerlandais par Esther Gouarné
Mise en scène **Pascale Henry**
Compagnie Les Voisins du dessous
(Auvergne-Rhône-Alpes)

Avec Valérie Bauchau et Marie-Sohna Condé
Scénographie Michel Rose
Lumière Michel Gueldry
Musique et son Laurent Buisson
Costumes Audrey Vermont
Régie générale Céline Fontaine
Administration de production Jean-Luc Girardini.
Décor réalisé par les ateliers de construction de la Ville de Grenoble
Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale et de Dutch Performing Arts.

Production Cie les Voisins du dessous.
Coproduction Théâtre des Îlets - CDN de Montluçon, Théâtre Municipal de Grenoble. Compagnie en convention triennale avec la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Ville de Grenoble. Elle est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC Auvergne-Rhône-Alpes) et le Département de l'Isère. Pascale Henry est artiste associée au Théâtre des Îlets - CDN de Montluçon et au Théâtre Municipal de Grenoble.

GRANDE SALLE
Mardi 18 Novembre à 20h
Mercredi 19 Novembre à 19h
Jeudi 20 Novembre à 20h

Teaser du spectacle
→ <https://vimeo.com/665210350>





Photos © Jean-Pierre Maurin

UNE AMITIÉ DE FEMMES POSÉE DANS UN TERRAIN VAGUE OÙ TOUT EST À RECOMMENCER

D – C'est un choix

G – Oui

D – Et ce choix nous amène ici comme deux débiles mal fagotées sur nos fauteuils

Découverte à l'occasion de mes lectures pour le comité du festival de la Mousson d'été, j'ai été ravie par l'écriture de ce duo tragi-comique pour deux femmes dans un automne débutant... *Privés de feuilles les arbres ne bruissent pas*, le titre à lui seul délivrait une image sensible, un mystère aussi. La pièce s'ouvre avec cette didascalie : « Deux femmes assises devant leur caravane sur deux chaises de jardin en plastique ».

Situation rare au théâtre que ce dialogue acéré et mouvementé planté dans un camping.

L'intrigante situation s'étend souterrainement tout le long de la pièce pour peindre les invisibles blessures qui ont mis ces deux femmes en présence. La première partie de la pièce les met en scène au réveil, un café à peine avalé, dans la recherche des vêtements qui pourront faire bonne impression aux visiteurs qui se sont annoncés. C'est l'occasion d'un ballet aussi drôle que tragique où l'une, plus inquiète que l'autre des conséquences possibles, mène la danse. Entre essais ratés, vêtements trop serrés ou tachés sortis de leur garde-robe, la panique monte instillant le malaise que produit soudain cette "image" d'elles-mêmes à soumettre au regard. Jupe ou pantalon ? Unité ou différence ? Qu'est-ce qu'il vaut mieux montrer à ceux qu'elles attendent ?

Tout y passe. Derrière ce ballet tragi-comique se distille le poids du regard social sur cette relégation en camping dont on ne comprend pas immédiatement les raisons. Le texte s'attache à décrypter les enjeux et les abîmes de cette suspension au regard de l'autre dont semble dépendre « la suite ». L'autre social comme l'autre tout court, puisqu'il faudra se mettre d'accord. Et se mettre d'accord est la source de bien des malentendus où se dessinent ces deux figures de femmes. A l'arrière-plan du dialogue on découvre l'étrange relation entre elles : Gaby ne dit presque rien, ne répond bien souvent que par oui ou par non aux sollicitations comme aux sollicitudes de Dom. L'intrigant silence de Gaby comme l'envahissement de la parole de Dom dans ce silence laissé, est l'armature de ce qui va se révéler par la suite. C'est toute la force de ce texte.

On ne sait rien et on ne saura rien exactement des visiteurs que les deux femmes attendent et qui les précipitent dans ce ballet vestimentaire à la fois anxiogène, cruel et dérisoire.

Ce n'est pas le sujet. Ce que Magne van den Berg dépeint ici c'est l'histoire de leurs corps et au-delà, de l'image du corps des femmes : quelle est la bonne image ? Il y a toujours une tache...

C'est aussi l'histoire d'une sortie de route.

Mais c'est plus sûrement encore, l'histoire d'une sortie du silence.

Car c'est au cours de ces essais multipliés que va se révéler doucement que les deux femmes ont eu à faire à la violence des hommes et à la relégation qui s'en suit. Au choix qui les voit assises ici, sur leurs chaises devant leur caravane.

Là aussi, la violence subie se délivre par la retenue des répliques et une approche surprenante du récit de cette violence qui tient Gaby au silence.

(...) La partition de Magne van den Berg est pleine d'intelligence sensible dans la façon dont elle va faire "récit" de ces violences, de leurs conséquences et des choix qui peuvent suivre. C'est proprement dans une reconstitution du sujet par la parole que la pièce s'engage alors. Par la parole de l'autre. Dom va parler par-dessus l'absence de Gaby à sa propre histoire et l'omniprésence de son flot va trouver là une autre dimension que celle apparente, tout comme le silence relatif de Gaby révéler les fondations "de ce très peu de vie qui reste en elle".

Pascale Henry

NOTES DE MISE EN SCÈNE

UNE LANGUE-CORPS

Le regard tragi-comique qui nourrit la langue et dessine les portraits croisés de ces deux femmes retranchées au milieu de nulle part m'a ravie à la lecture. L'écriture concise, presque minimaliste, distille ce dialogue en creux qui explore profondément sous les airs d'une conversation banale où les affects se dérobent au regard. Il faut parler du plaisir de cette écriture théâtrale qui réclame cet au-delà de la langue dans laquelle corps des actrices trouvera sa dimension. Pure partition pour les interprètes, jubilatoire et exigeante partition que ce road movie immobile qui se joue dans ce no man's land à l'approche de l'hiver. Et qui rappelle au loin à l'univers Beckettien par la nature de cette langue qui ne raconte pas, mais permet de toucher ce qui dépasse celles qui parlent et suscite cette drôlerie qui déborde le drame. Merveille de mécanique dialoguée ou le moindre «oui» ou «non» pèse de tout son poids d'histoire, remarquable construction dramaturgique, qui ne laisse apercevoir son sujet qu'à travers l'apparente trivialité.

UNE THÉÂTRALITÉ EXIGEANTE

Il y a la magnifique et dérisoire théâtralité de cette caravane plantée sur la scène avec ses deux chaises en plastique et ses deux survivantes liées par leur amitié et par la condition de précarité qu'elles partagent, à la fois solidaires et se frottant aux malentendus de la parole, à la fois inquiètes et résistantes. Leur dialogue à l'apparence triviale nous fait entrer dans toutes les chausse-trappes du lien à l'autre et de l'invisible qui habite les malentendus de la conversation.

Poétique de la relégation comme des liens de solidarité, du mouvement comme de l'immobilité, du risque du lien, de la chaleur humaine et de ses revers. Une humanité au féminin dérisoire et héroïque.

Il y a cette rare partition pour deux femmes que j'ai imaginées d'âge mûr comme ce temps d'automne que suggère la pièce : le jeu des actrices, la profondeur de la plongée dans les méandres invisibles auxquels chaque réplique fait appel, comme l'exigeant ballet immobile qui tisse le filet des souffrances intimes et sociales aspirera tout le travail de plateau. Entre rire et gorge serrée

RÉALISME POÉTIQUE AU PLATEAU

Comme le texte y invite, il faut trouver dans la direction d'acteur comme dans la scénographie et la lumière ce jeu subtil entre réalisme et trouée métaphorique. Une exigeante partie du travail repose sur la direction d'acteurs, sur l'orchestration de cette partition millimétrée qu'est le texte de Magne van den Berg où tout ou presque est caché sous le texte.

La scénographie a la charge de construire l'image sensible dans laquelle vont évoluer les actrices, opérant ce va-et-vient possible à l'œil entre réalisme de la caravane, sentiment de précarité et fable qui s'évade au delà. «Les arbres privés de feuilles» du titre renvoient au silence, aux promesses du froid à venir mais pas encore là, à l'âge de ces deux femmes peut-être, à cette saison à la fois flamboyante et mélancolique. Ainsi le projet scénographique : une caravane ni vieille ni neuve, ni grande ni petite, ni belle ni moche, posée sur un îlot de verdure légèrement défraîchi, abîmé par endroits et flottant ainsi dans le noir autour. Deux chaises un peu lavées par les intempéries. Une caravane, boîte à jouer aussi, portes et fenêtres jouant leur rôle, qu'elles claquent ou qu'elles s'ouvrent sur l'horizon qu'elles découvrent.

ENTRETIEN AVEC PASCALE HENRY

Par Jean-Pierre Thibaudat pour *Temporairement Contemporain*, journal de la Mousson d'été

J-P Thibaudat — (...)

Diplômée du Conservatoire d'Amsterdam, Magne van den Berg a commencé par jouer et écrire ses propres spectacles. En 2006 elle décide de se consacrer à l'écriture, les pièces se succèdent, plusieurs fois primées. Elle écrit aussi des œuvres pour la jeunesse. Sa pièce *Privés de feuilles les arbres ne bruissent pas* a été écrite en 2006 mais elle vient seulement d'être traduite en français par Esther Gouarné.

P. Henry

— J'ai aimé ce titre splendide, c'est de la poésie, ça embarque, on se demande qu'est-ce que la pièce va nous raconter. Et c'est un texte à la langue compressée, avec de courtes répliques. Il faut deviner tout ce qui se cache et affleure derrière les mots, c'est du pur théâtre. On sent que le texte ne raconte que la partie visible de l'iceberg. Les choses apparaissent sans que les choses soient dites, ça dit sans dire, tout affleure lentement, très lentement, j'adore ça. Il faut écouter le désastre qui s'exprime par des toutes petites choses. Après le titre, j'ai adoré la première didascalie qui ouvre le texte : « deux femmes sont assises devant leur caravane sur deux chaises de jardin en plastique ».

JP.T.

— Elles sont là, elles attendent une visite, on ne sait pas de qui, mais elle se préparent, s'habillent, etc. À la fin de la pièce, elles attendent toujours mais pensent qu'« ils » ne viendront pas.

P.H.

— Et on ne connaîtra jamais le pourquoi de cette visite qui se cache derrière ce « ils ». L'objet de l'attente importe peu, c'est l'attente qui est le sujet. Est-ce qu'elles attendent des gens des services sociaux, le directeur du camping, on ne sait pas mais cela produit chez elles une sorte d'affolement pour savoir comment elles doivent s'habiller, se présenter, c'est une trouvaille absolument magnifique. C'est très théâtral, il faut mettre cela en scène au cordeau. Chacune à son tour sort, change de vêtements. C'est aussi très drôle. Cela en dit long sur le corps des femmes, sur le souci qu'elles ont d'être « présentables » : est ce qu'il faut mettre un pantalon ou plutôt une jupe, mais la jupe a une tache, faut-il la mettre tout de même et cacher la tache en s'asseyant, c'est à la fois tragique et clownesque, quand elles parlent de la tache, de savoir si on peut ou pas l'effacer, c'est à la fois concret et métaphorique.

JP.T.

— C'est que leur vie aussi n'est pas sans tache bien que rien ne soit vraiment dit.

P.H.

— On découvre ce qui les a conduit ici et ce n'est pas rien. En effet, leur situation de précarité est la conséquence de violences subies.

JP.T.

— Si d (dom) parle -, g. (gaby) en revanche se contente le plus souvent d'un mot, oui ou non, guère plus. Cette simplicité, cette économie en font un rôle d'une difficulté extrême.

P.H.

— Toute la monstruosité de l'histoire de g est tenue sous une pierre de silence. C'est magnifique. Il faut une présence gigantesque. Ce sont deux femmes à l'automne de leur vie et c'est assez rare au théâtre. Elles ne sont pas vieilles, elles ont traversé des choses ensemble et séparément, et elles ont encore le temps de se faire une autre vie, si possible, plus douce. Il faut tout laisser ouvert sur scène et c'est un beau travail à faire.

BIOGRAPHIES

MAGNE VAN DEN BERG, autrice

Magne van den Berg (Enschede, 1967) sort en 1994 du Conservatoire d'Amsterdam, diplômée du département de Mime. Jusqu'en 1999 elle écrit et joue ses propres spectacles et depuis 2006 elle se consacre entièrement à l'écriture. Elle a gagné en 2008 le prix H.G. Van der Viesprijs pour la pièce *De lange nasleep van een korte mededeling*, traduit ensuite en allemand et en anglais. Le texte *Met mijn vader in bed (wegens omstandigheden)* est sélectionné en 2014 pour le festival Neue Stücke Festival Wiesbaden et nommé pour le prix littéraire Taalunie Toneelschrijfprijs, prix qu'elle remporte en 2016 avec *Ik speel geen Medea*. Elle crée en parallèle des spectacles avec, entre autres, Nicole Beutler (*PIECE, Liefdesverklaring, Role Model, Liefdesverklaring voor altijd*), et des pièces jeunes public avec Timothy de Gilde (*Gender, Ka-Blamm, Game Over, God?*).

ESTHER GOUARNE, traductrice

Performeuse et universitaire, elle obtient en 2014 un doctorat en Arts du spectacle, sur le théâtre néerlandophone, et se forme à l'école Jacques Lecoq et dans diverses structures comme le RITCS (Bruxelles, Winterschool 2013-2014). Elle enseigne à Paris X Nanterre (2012-2014) et à l'Université de Rouen (2014-2015). Elle effectue ses premières traductions et de l'interprétariat (anglais/néerlandais => français) dans le cadre de son doctorat, et surtitre les pièces de Marjolijn van Heemstra. Elle collabore avec les troupes néerlandaises Warme Winkel, Breekgoed et Wunderbaum et participe en 2014 à la création de K.A.K.-Alliance des Bricoleurs de Koekelberg à Bruxelles, qui se spécialise dans des créations multiformes sur des sites spécifiques urbains.

Avec la Cie Lagrimas à Rouen, elle développe la chorésigne (danse et LSF) avec la danseuse sourde Thumette Léon (Haïkus Signés et Dansés). Avec K.A.K. elle crée et joue entre autres *Penultimo Humano* (janvier 2018, Club Matienzo, Buenos Aires), *Safari* (différents sites depuis 2015), *Life, Death & Television* (été 2018, Studios Sonart, Bruxelles), le jeune public *Snow* (janvier 2019, en tournée). Comme coach et pédagogue, elle intervient notamment chez Transfo Collect.

PASCALE HENRY, metteure en scène

Avant d'aborder la mise en scène puis l'écriture, Pascale Henry travaille plusieurs années comme comédienne et participe parallèlement à différentes aventures musicales.

Elle fonde en 1989 la compagnie Les voisins du dessous qu'elle engage dans un parcours singulier où alternent des montages de textes, des adaptations, des pièces d'auteurs et ses propres écrits pour le théâtre. Chaque mise en scène est pour elle l'occasion de pousser la porte du réel pour entrevoir ce qui s'agite derrière elle. Et la tragi-comédie est, à ce titre, un écart dont elle a souvent fait usage dans son travail de metteur en scène comme d'auteur « Comment faire apparaître quelque chose de sensible, d'intelligible à l'imaginaire du spectateur, dans le seul but, au fond, qu'il puisse l'emporter avec lui, voilà l'exigence redoutable ».

Ce parcours singulier se construit au fil des années grâce aux soutiens et aux fidélités des théâtres, des institutions et des personnes qui s'attachent à son travail.

Tout comme son cheminement artistique, ces associations appartiennent à la diversité du réseau théâtral français.

Elle crée à partir de 1996 nombre de ses

spectacles à la MC2: Grenoble qui origine des rencontres décisives avec l'AFAA (aujourd'hui Institut français), Bonlieu / Scène nationale d'Annecy, le Théâtre de la Cité Internationale à Paris, La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, Les Substances à Lyon, le Théâtre de l'Est parisien, Les Célestins / Théâtre de Lyon, le CDN des Alpes à Grenoble ou encore le Théâtre de l'Aquarium à Paris.

Elle conduit également deux résidences de création entre 2000 et 2003 dans la région Rhône-Alpes. Durant toutes ces années, son travail est accueilli à plusieurs reprises à l'étranger (*Un Riche trois pauvres* de Louis Calaferte en Syrie, puis en Roumanie, Hongrie, Bulgarie, Slovaquie ; *Les Tristes Champs d'asphodèles* de Patrick Kermann en Espagne ; *Inconnu à cette adresse* de Kressmann Taylor au Canada francophone).

Elle intervient deux années consécutives au CNAC de Châlons-en-Champagne, expérience qui induira des collaborations artistiques pour *le Cochon est-il une série de tranches de jambon ?*, *Alice aux pays des mer(d)veilles* et *Ce qui n'a pas de nom*.

Elle est membre sociétaire de la SACD depuis 1984.

Elle fait partie du regroupement de metteurs en scène accompagnant le GEIQ théâtre compagnonnage et intervient à l'université d'été du festival de la Mousson d'été depuis 2015.

Son travail d'écriture bénéficie à de nombreuses reprises de résidences à La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, Centre national des écritures du spectacle.

Depuis janvier 2016, elle est artiste associée au Théâtre des Ilets-CDN de Montluçon et au Théâtre Municipal de Grenoble depuis 2019